

*Folies qui somnolent* | Neila Selouani

La lune luit sur les basses des flutistes, je la vois choquée dans l'œil trop terne de ma chambre.

Mon lit m'appelle, je m'y noie, consolations;

À gauche, un mur cieux sans nuages fumigènes,

À droite, bureau désordonnée à la belle corrida.

En haut, pâleur frugale d'hôpital.

Vingt et une heure, en bas, j'étouffe.

N'y cherchons pas plus loin quelconque repos.

En haut, mille valets à mon seul divertissement;

Ils déguisent mon plafond en piste de danse.

Sables de philosophies et d'heureux scénarios naïfs.

La vie légère assiège mon encéphale.

Vingt-trois heures. Les feux me cernent. Mes yeux se cernent.

Quelques idées. Aphrodisiaques. Je les rejette. Elles se répètent.

Bonsoir démons.

Ils meurent alors, sans faire effet.

Minuit ? Déjà ?

Le sommeil est deux trains d'une longueur éternelle séparés par un wagon d'observateurs d'oiseaux.

Mon wagonnet prend retard, mon foie fond et mon cœur glacé.

Je sens mes entrailles bouillonner, ce ne rendra mon âme que plus délicieuse.

Mon lit devient une patinoire, ma bibliothèque un volcan, ma chaise un ange et mes draps une cellule.

Une heure.

Ma tête tourne, ma peau tourne, ma chambre tourne

Ou est-ce mes yeux admirant un tableau de Van Gogh ?

Plus rien ne m'effraie, cela m'effraie.

Je trouve repère dans la lune.

Nous sommes deux choqués bouche bée attendant le deuxième train.

Deux heures, la neige bat la fenêtre, tout se grise.

Mes joues sont tristes, les fous me listent.

Trois heures. Plus rien n'est.

Mes yeux se ferment et mes sens s'internent pour continuer à me tromper en mes rêves.

Est-ce un répit ou le deuxième train ?

Pensée à la muse et le sommeil admet ses ruses.

Nous saurons une chose à l'heure où les croissants dorent.